



une question
d'échelle

SALLY BONN

Nous avons souhaité cette année, à l'occasion de la cinquième édition de nos journées de recherche consacrées à la notion de « dispositif », ouvrir le champ de nos interrogations à une notion qui implique aussi bien des questions théoriques et scientifiques qu'un rapport à l'objet et au corps et qui nous permet de poursuivre cette vaste entreprise de compréhension de la notion de « dispositif ». On peut considérer la notion d'échelle comme dispositif dans la mesure où ses multiples acceptions renvoient à une forme d'instrumentation et de compréhension du réel, mais aussi par l'usage qu'en font les artistes dans sa dimension symbolique. La notion d'échelle implique des questions de mesure (de l'espace et du temps), de proportions, de taille, d'espace réel, commun. Dans le domaine des arts visuels, on pense immédiatement aux relevés de proportions d'après l'antique, ou à la diminution de la taille apparente des objets avec l'éloignement, ou encore aux rapports d'échelle hiérarchique (notamment entre monde terrestre et monde céleste).

L'installation d'œuvres dans l'espace social, dans l'espace commun ou public suppose un changement d'échelle des œuvres (que l'art des années soixante a consacré dans le *Land Art* par exemple). Ce changement d'échelle concerne aussi bien l'objet lui-même que le rapport qu'il établit avec le spectateur et l'espace dans lequel il s'inscrit. Cette notion d'échelle pose deux questions : celle du monument et celle de la situation. La question du monument est posée par les artistes du *Land Art*, par la monumentalité des œuvres qu'ils mettent dans l'espace réel qui semblent vouloir rivaliser avec l'étendue de la nature environnante. Cette monumentalité à l'œuvre est une autre manière de poser la question du monument sculptural dans sa dimension autant que dans sa destination politique et sociale. Mais la question de l'échelle se pose aussi en rapport avec la notion de dimension et de proportion et en relation avec le corps humain.

L'échelle est une question de rapport, rapport entre les objets vis-à-vis de l'homme. Le mot « échelle » désigne à l'origine un dispositif transportable composé de deux montants réunis par des barreaux servant de marches. Son emploi dérive ensuite pour désigner le rapport entre une dimension et sa représentation (sur une carte, notamment), enfin des rapports de proportion et des rapports hiérarchiques. Son utilisation dans l'architecture en éclaire d'ailleurs le sens. L'échelle est ce qui permet le passage dans l'espace réel, elle règle le passage entre l'espace mental de l'architecture et l'espace réel, et distingue l'architecte du géomètre. Ce passage se fait à partir de la taille humaine qui est prise pour référence. Dans son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, Viollet-Le-Duc propose une définition de l'échelle à partir d'une distinction historique entre le monde grec et le monde latin, le premier ne se souciant

que de la proportion des édifices entre eux sans rapport avec la taille humaine. Son article commence par la définition suivante :

« ÉCHELLE : S. f. Nous ne parlons pas ici de l'échelle dont se servent les ouvriers pour monter sur les échafauds, non plus des échelles qui étaient en permanence sur les places réservées aux exécutions, et auxquelles on attachait les gens coupables de faux serments ou de quelque délit honteux pour les laisser ainsi exposés aux quolibets de la foule. Nous ne nous occupons que de l'*échelle relative*. En architecture, on dit "l'échelle d'un monument... Cet édifice n'est pas à l'échelle." L'échelle d'une cabane à chien est le chien, c'est-à-dire qu'il convient que cette cabane soit en proportion avec l'animal qu'elle doit contenir. Une cabane à chien dans laquelle un âne pourrait entrer et se coucher ne serait pas à l'échelle. »

L'échelle est donc affaire de proportion et de mesure, permet de mesurer par rapport à la dimension humaine ; l'échelle humaine (ou animale, en l'occurrence pour l'exemple donné par Viollet-Le-Duc) devient ainsi un instrument de mesure des objets. Cette question de l'échelle se trouve très présente pour toutes les productions d'objets qui entrent en relation avec le corps humain, les édifices architecturaux, bien sûr, mais aussi les objets de la sculpture, notamment les productions parfois monumentales de l'art des années soixante qui posent différemment la question de l'échelle par rapport aux sculptures monumentales (c'est-à-dire ayant valeur de monument) en cela qu'elles occupent un espace commun, un espace du commun non historicisé et moins représentatif du pouvoir que l'étaient les statues monumentales du XIX^e siècle par exemple. Ce qui est important avec cette notion d'échelle c'est la manière dont elle met en question et en œuvre la présence du corps dans l'espace, dont elle prend la mesure des choses à partir du corps qui devient « instrument ». À ce titre, et pour poursuivre dans le champ architectural, il est intéressant de suivre les propos de Le Corbusier définissant son « Modulor » qui est lui aussi un instrument de mesure visant à régler le différent et la différence d'appréhension du monde entre les deux systèmes de calcul en vigueur, le système métrique et le système anglo-saxon, différence qui, précisément, s'opère sur le rapport au corps humain. L'échelle y est autant une notion idéologique qu'une représentation de la réalité, l'essai sur le Modulor (datant de 1950) est d'ailleurs sous-titré « essai sur une mesure harmonique à l'échelle humaine applicable universellement à l'architecture et à la mécanique ». Le Corbusier y écrit :

« Le "Modulor", en tant que *ruban gradué tenu dans la main* permet de voir ses dimensions, ce qui est d'importance primordiale. Le malheur du temps présent, c'est que les mesures sont partout tombées dans l'arbitraire et dans l'abstraction ; elles devraient être *chair*, c'est-à-dire expression palpitante de notre univers à nous, l'univers des hommes, qui est seul concevable à notre entendement¹. »

Ce qu'il faut relever c'est ce « ruban gradué tenu dans la main » qui, dit Le Corbusier, permet de « voir ». Ainsi, ce qui s'accomplit « dans les mains ou dans les jambes » selon

1 Le Corbusier, *Le Modulor, essai sur une mesure harmonique à l'échelle humaine applicable universellement à l'architecture et à la mécanique*, (1950), collection Ascoral, Paris, éditions de l'Architecture d'Aujourd'hui, 1965, p. 162.

une perception phénoménologique qui appréhende l'espace par le corps (Merleau-Ponty), s'accomplit également « dans la main » et donc à partir du corps, figé ici, en mouvement chez Merleau-Ponty. L'évaluation des distances et des rapports d'échelle entre les objets et des objets entre eux se fait à partir d'un instrument corporel qui permet de voir. Le corps comme mesure permet d'appréhender le réel, d'en faire l'expérience et de le voir. Il y a là une remise en cause de cette forme d'abstraction à l'origine d'ailleurs du système métrique et qui renvoie à l'humanisme.

La question de l'échelle continue d'intéresser artistes, architectes, théoriciens, scientifiques, pour nous donner la mesure du monde. C'est cela que nous avons souhaité interroger cette année en relation avec la notion de dispositif et qui se développe dans les pages de la revue, accompagné de diverses propositions supplémentaires réunies dans le séminaire dit *adventis*.

Notre réflexion s'est développée selon trois axes : l'échelle des objets (et leur système), l'échelle du monde et les rapports hiérarchiques (monde terrestre/monde céleste), l'échelle du corps et la spatialité.

Dans le séminaire 1, Claudine Collilieux propose dans *Tout court* une déambulation plastique et langagière autour de la courte échelle. Laurence Kimmel nous livre ses *Réflexions sur la monumentalité architecturale* quant à Hubert Renard, il produit un changement d'échelle par la transformation de la conférence en texte et propose donc ici une version inédite et actualisée de *La conférence des échelles*.

Le séminaire 2 réunit Jehanne Dautrey, qui s'interroge sur le sens spécifique du changement d'échelle dans la pensée post-moderne, et Vincent Ganivet qui nous confronte à la réalité de ses situations structurelles fragiles, de leurs mesures et de leur démesure dans un contexte particulier d'exposition.

Dans le séminaire 3, Céline Flécheux pose la question de l'échelle entre la proportion et la sensation, c'est-à-dire, en mêlant les exemples empruntés à l'architecture, la peinture et l'art contemporain, en faisant de l'échelle une expérience à vivre plutôt qu'une règle édictée du dehors. Mélanie Perrier pose une échelle du geste à travers des exemples emblématiques dans la performance contemporaine, et Jean Louis Bouchard dans *Petite échelle et grande aventure* réinterroge la notion d'échelle en architecture à l'aune des architectures dites mineures ou animales.

Le séminaire *adventis* comprend des propositions spécifiques : un entretien avec Jean-Jacques Dumont, un texte de Christophe Georgel qui propose une réflexion sur l'équivocité de la figure de l'homme dans ses modes de représentation et d'expression, et la poursuite des recherches effectuées dans le cadre du workshop conduit par Jérôme Knebusch et Alejandro Lo Celso pour le caractère *Messine* inaugurées dans le précédent numéro du *Salon*². Enfin, Alain (Georges) Leduc nous livre une réflexion sur l'échelle du roman à partir de *Petrolio*, le roman fleuve et testament de Pasolini. Le cahier étudiant comprend les propositions des étudiants des 4^e et 5^e années de l'ÉSAL ainsi que les étudiants du Master scénographie de l'Université Paul-Verlaine de Metz qui ont travaillé sur l'échelle.



² Revue *Le Salon* n° 4, « Dispositifs textuels », ÉSAL, Metz, 2012.

